

LA BRETAGNE, LE « ROMAN-IDYLLE » DE MAX JACOB

Patricia SUSTRAC*

*Le Breton - c'est moi - !
Il est assis au milieu des drapeaux du monde.
La Défense de Tartufe, O., 475.*

*Où désireriez-vous vivre ?
Dans ma ville natale.*
Réponse de Max Jacob au questionnaire
de Marcel Béalu, 1943¹.

La vie durant, Max Jacob a proclamé une passion absolue et exclusive pour sa région natale : « Je suis né pour la Bretagne » écrit-il à Conrad Moricand². Jacob a toujours été saisi d'une grande émotion en ravivant les souvenirs des lieux et des amis aimés de sa Bretagne : les randonnées solitaires ou avec ses camarades de lycée René et Abel Villard, les séjours tumultueux chez Poiret, l'hospitalité des princes Ghika à Roscoff, ses amours à la Pointe du Raz, ou les rencontres à Saint-Brieuc avec Jean Grenier et le « génial Louis Guilloux³ » ... Il est donc difficile de dissocier Jacob de la Bretagne. Comment séparer cette terre qui l'a vu naître de celle qui le fit devenir poète et peintre ? « Le Breton – c'est moi – ! », l'interjection

* Patricia Sustrac, doctorante à l'université Toulouse Jean-Jaurès (sous la direction de Messieurs Patrick Marot et J.-Pierre Zubiarte) a publié des articles critiques et biographiques, des bibliographies et édité plusieurs correspondances de Max Jacob. Elle est présidente de l'Association des Amis de Max Jacob depuis 2005, directrice de publication et secrétaire de rédaction des *Cahiers Max Jacob*. Elle partage avec Alexander Dickow la direction scientifique de la revue. Ils préparent ensemble le *Dictionnaire Max Jacob* à paraître aux éditions des Classiques Garnier.



Max Jacob, *Paysannes*, 1898, plume, 240 x 210 mm.

résume une vie plantée « au milieu des drapeaux du monde » : la terre de Bretagne dit le plan céleste dont l'auteur décryptera les signes (*O.*, 571) :

*Sur le disque éclatant de l'Odéon élargi
J'aimais apercevoir entre les doigts des arbres
Les joues du grand voilier doré par le soleil
Tandis que sous nos pieds, s'élançant des broussailles
Les trois-mâts fiers et lourds faisaient songer à Dieu.*

Max Jacob n'a eu de cesse de s'identifier à sa région natale déposée en lui par de multiples mécanismes dont la Bretagne ressort toujours victorieuse : rien ne peut lui être réellement comparé. Dans un passage constant et fantasmatique entre lui et la Bretagne, entre le dedans - son corps propre - et la terre, le corps de Jacob est investi et possédé ; chaque intervention physique sera vécue comme une mutilation de son corps et de son esprit. Jacob donne une ossature humaine à cette géographie dont la mélancolie poétique de l'exil est la première figure de compensation du deuil de la patrie originelle.

L'EXIL

Le départ de Quimper en 1895 a été l'expression d'une profonde volonté de vivre⁴ qui ne quittera pas Jacob malgré l'indécision des premières années procurée par cette soudaine et nouvelle liberté⁵. La première partie du *Laboratoire central* rassemblera plusieurs poèmes où s'exprime la nostalgie de la Bretagne. Yvon Belaval les nomme les « poèmes-Quimper⁶. » En effet, « Le Départ du marin », « Mille regrets », le très connu « Quimper », « Cancale, le crépuscule » ou « Le Départ » ponctuent un volet d'hommages à la terre aimée. Ce dernier poème est particulièrement significatif de la rupture douloureuse (*O.*, 560). Dotées d'une forte tonalité lyrique, les deux premières strophes provoquent l'émotion et la mélancolie :

*Adieu l'étang et toutes mes colombes
Dans leur tout et qui mirent gentiment
Leur soyeux plumage au col blanc qui bombe
Adieu l'étang.*

*Adieu maison et ses toitures bleues
Où tant d'amis, dans toutes les saisons,
Pour nous revoir avaient fait quelques lieues,
Adieu maison*

Mais la mélancolie est cependant stoppée net par l'entrée en scène d'éléments prosaïques :

*Adieu le linge à la haie en piquants
Près du clocher ! oh que de fois le peins-je
Que tu connais comme t'appartenant
Adieu le linge !*

Cette interruption est somme toute assez drôle, ce linge appartient à l'auteur. La rime « peins-je/linge » accentue d'ailleurs cet aspect cocasse liant une forme grammaticale ampoulée à un élément prosaïque. Cependant, cette strophe – malgré la rupture d'univers qu'elle apporte – n'en est pas moins profondément pourvoyeuse d'émotion. Sans doute motivée par la pudeur du poète, la distance introduite par ces éléments prosaïques ne brise pas la tonalité lyrique. Ils la renforcent même et c'est sans doute ce que voulait dire Jacob quand il indiquait que la « gaîté surtout la triste, est le feu divin⁷. » L'auteur salue êtres et choses aimées – le petit devient grandiose, le linge comme les planches des maisons se hissent au rang de l'unique – que l'auteur fixe, à la clausule, en posture « capitale » :

*Adieu aussi mon fleuve clair ovale
Adieu montagnes ! adieu arbres chéris !
C'est vous qui êtes ma capitale
Et non Paris.*

Si l'exil a été voulu et ardemment désiré, il a été la source d'une culpabilité. « Mille regrets » (*O.*, 564) prolonge la plainte de l'adieu dans le recueil. Retrouver Quimper a cessé d'être une joie, la rencontre a échoué et accentue le vide qu'a fait naître l'éloignement :

*J'ai retrouvé Quimper où sont nés mes quinze premiers ans
Et je n'ai pas retrouvé mes larmes.
Jadis quand j'approchais les pauvres faubourgs blancs
Je pleurais jusqu'à me voiler les arbres.*

À Paris, Jacob a exaucé le désir d'être un artiste, mais la culpabilité a supplanté l'attrait :

*C'est l'amour de l'art qui m'a fait moi-même si lourd
que je ne pleure plus quand je traverse mon pays.*

« LA BRETAGNE EST UN PAYS “NAIN” ET UN PAYS À ÉCLIPSES⁸ »

La géographie de Max Jacob ne se borne pas à une physique, elle est une cosmologie doublée d'une révélation poétique. Les descriptions de la Bretagne se déroulent sur le mode épique - vents, pluies, landes, falaises, mers sont battus par les orages et les vents - quand elles cèdent la place à une évocation lyrique, elles expriment un profond sentiment de la nature et de sa beauté. Beautés des lignes et de la couleur, mais surtout beauté « de l'esprit⁹ », la plus précieuse, qui ordonne une correspondance de sons, de perceptions olfactives et sonores d'éléments variés formant la géographie affective d'une terre aimée autant que fantasmée.

La correspondance de Jacob est riche de cette géographie. Jacob aimait la Bretagne et savait la faire aimer. Il attire à Quimper ou à Douarnenez une foule de jeunes artistes et d'amis qu'il encourage à venir : « J'aime que mon pays te parle de moi : va voir mon lycée, ma cathédrale, le musée où j'ai tant appris¹⁰ » (à Jean Grenier). Sans doute, pourrait-on condenser les propos de Jacob en un seul texte, toujours vibrant, qu'il décline autant par lettres que dans les articles qu'il fera paraître. Ce passage entre l'écrit de l'intime et la publication est particulièrement notable dans la correspondance de Jacob avec Jean Grenier. Son correspondant utilisera, avec l'accord de l'expéditeur, une lettre à lui adressée le 21 septembre 1924¹¹, en la transformant, par d'habiles découpages sous forme de questions, en une interview publiée et titrée : « Max Jacob, Poète Breton¹². »

Les éléments de cette lettre deviendront rapidement des *topoi* et se retrouveront déclinés, tout ou partie, dans des lettres à différents destinataires mais surtout dans deux autres articles signés de Jacob cette fois-ci ; « Couleurs de Bretagne », en 1932 paru dans *Vogue* puis « La Bretagne d'aujourd'hui » publié dans *Marianne* en 1933¹³. La Bretagne, pour Jacob, est décrite dans ces articles comme un territoire infini. Elle n'est comparable qu'à un continent, la Russie. Bretagne et Russie forment les deux extrémités d'une Europe vivante. Toutes deux sont des « pays à éclipses, des pays tournants, tantôt noirs, tantôt rouges », qui possèdent des caractéristiques communes : « Mysticité, alcools, le sens du comique » (*Marianne*). Jacob constate une parenté entre le Breton et le Slave : insociabilité notoire mais hospitalité généreuse, franchise et entêtement. Ils ont tous deux l'amour du beau, une « fantaisie bêtasse, une grandeur enfantine [...] ». Portés à l'ivrognerie ils n'en sont pas moins habités par un grand mysticisme. On pourrait sans doute ajouter le courage en mémoire de Michel Ivanovitch, le jeune héros sibérien du *Géant du soleil* qui sauve le monde du géant Gondolar.

La Bretagne est donc immense mais elle n'implique pas la démesure des choses : « C'est un pays nain, les arbres ne sont jamais géants, le gothique breton est trapu et les églises ne dépassent guère les toits des villes. » Plans

larges d'abord puis plans rapprochés, le Finistère condense tous les paysages dont les images défilent sur l'écran cosmique de l'auteur (*ibid.*) :

Le voici "nain" comme le Japon ! le voici montagneux comme l'Auvergne ! il a des steppes comme en Russie, il a des fjords de la Norvège, il a le touffu des Tropiques.

Et de cette terre surgit la ville-mère, la ville centre, la ville éternelle ; Quimper, « le nid de [son] enfance... » Quimper est la source originelle de l'humanité : Adam et Ève y sont nés (*O.*, 432). Quimper est donc une ville-Paradis où Max Jacob a tissé les amitiés les plus solides de son existence¹⁴. Les amitiés de l'enfance ne s'oublient pas : elles sont « les unions de tempérament, les affinités presque physiques ou astrales, car [elles] ne dépendent pas des circonstances¹⁵ » écrivait Jacob au jeune instituteur Marcel Métivier. La correspondance océanique de Jacob compte un nombre impressionnant de destinataires. Parmi eux, des amis d'enfance, « des unions de tempérament » considérées comme les plus solides par l'épistolier : « J'ai eu beaucoup d'amitiés dans mes 67 années d'existence mais les profondes sont celles qui sont liées à mes paysages, à mes terrasses de café, à mes rues, à ma cathédrale¹⁶ » (à Charles Le Roux). L'amitié nouée avec René Villard resté « au pays » est dépositaire de cette complicité : « Nous n'avons pas eu la même nourrice, mais nous avons eu la même mère, la Bretagne » écrivait Villard à propos de son condisciple¹⁷. « Si l'amitié était une plus profonde connaissance de l'ami, la nôtre n'aurait pas d'égale car, d'être le fruit d'une même terre, d'un même lycée, de mêmes groupes, de mêmes études, après la séparation, n'est-ce pas se connaître plus précisément encore qu'on ne le croit¹⁸ ? » lui répondait le poète.

Terre où s'enracinent les amitiés durables, Quimper est la ville où elles peuvent s'y déployer ; à Carlo Rim, Jacob écrit¹⁹ :

Je voudrais me promener avec toi dans les rues de Quimper, ma ville natale. As-tu remarqué que rien ne ressemble à une autre ville que sa ville natale ? La ville natale, c'est une cité magique où l'on marche sans bruit sur les trottoirs de feutre, où les maisons sur un signe de toi, prennent instantanément toutes les formes que tu désires, les formes qu'elles avaient autrefois.

Ses correspondants bretons jouissent d'une amitié élective : Louis Guillaume est nommé affectueusement par son diminutif : « cher Laouïck » ou « cher Laouïck bihan », Jacob le salue quelque fois en breton : « Kenavo ar wech all cher Lomig bihan » (« au revoir, à bientôt. ») Quant à André Breton – le si bien nommé –, la dédicace portée sur *La Côte* est éloquente de ce lien auquel le patronyme fait écho²⁰ :

à Monsieur André Breton / toi qui portes le nom de ceux de mon pays / et qui ne peut que le porter en gentilhomme / fasse Dieu que tu te plaises à ce livre-ci / car si tu l'aimes c'est que tu en es digne, en somme. / Tu es l'ami d'Apollinaire / ce qui n'est pas peu / au son du biniou sur l'aire / nous serons trois et non pas deux /
Max Jacob.

Quimper est la ville natale, ville de la mère et ville-femme douée « d'une mélancolie rêveuse » (*Kemper cancans*, 1910). Toute atteinte au corps de la ville-mère est vécue douloureusement. Jacob énumère fréquemment ces blessures. La destruction du vieux collège d'abord, « première atteinte à la beauté du Quimper héroïque », puis les constructions édifiées « à tort et à travers sans le moindre égard pour la poésie des vieilles choses », Jacob se lamente sur la disparition de chaque parcelle de sa ville natale²¹. Même si l'auteur nuance parfois ses impressions et reconnaît que les nouvelles constructions érigées en pierre du pays sont « douces aux regards » et que l'air les colore « d'un gris si particulier [qu'elles prennent] des airs de vieilles bonnes femmes, des airs intimes pareils à ceux de nos églises trapues » (*Marianne*), Quimper est finalement toujours défigurée. La guerre achèvera la mutilation. À Louis Guillaume, Jacob adresse une lettre sur le mal qui l'étreint et lui donne la mort²² :

Oui le mal du pays ! j'ai fini à force de résignation douloureuse de patience infinie par ne plus le connaître, plus le connaître que par des envies de pleurer quand on m'en parle. Sais-tu ce que c'est que Beg Meil ? C'est une pelouse pleine de pommiers qui trempent leurs branches dans la mer !... c'était... aujourd'hui c'est "loti" ! villas et propriétés empêchent d'approcher la baie. En correspondance avec un épicier de Quimper, il me répond : "Je t'écris de Beg Meil : ma villa est dans la verdure et mon jardin dans la mer !" Je n'ai pu continuer la lettre, dans ma mer. Non ! je n'ai plus le mal du pays, je n'ai même plus le mal du pays, j'ai la mort, j'ai le désespoir latent, profond du pays, le désespoir du pays. Si tu savais tout ce qu'ils m'ont abîmé ! on a fait sauter des falaises... oui oui... tu lis bien "sauté" des falaises pleines de fougères, de cerisiers sauvages, de ronces, d'aubépines etc... [...]
Mon pays a le mal et moi aussi. Nous avons mal la falaise et moi, le même mal.

Le corps de Jacob est hors de ses limites, il est consumé par une interpénétration permanente et obsédante de la Bretagne : « Je n'ai jamais fusionné avec rien d'autre » écrit-il à Jean Grenier²³. La pulsion impérieuse donne forme à un autre corps, elle en dessine les contours physiques - des rues, des maisons, des lieux... qu'il ne cesse de peindre. Par l'écriture, il explore ce qui du corps ne cesse de se soustraire, la terre-mère. Nommée ou non, Quimper est toujours identifiable : le port, l'usine à gaz, l'aubépin, les marronniers, la montagne verdoyante,

la cale et ses lavandières... De ces lieux, Jacob possède la langue : « Je n'ai pas assez de dessins de Bretagne - s'excusait Jacob auprès du fils de son mécène Robert Zunz - j'ai cependant assez de Bretagne en moi pour la créer et la recréer. En somme, je n'ai pas assez... Mais j'ai davantage... Sinon trop²⁴. » La Bretagne est omniprésente sous le pinceau et la plume de Jacob dont la joie est sans bornes lorsqu'il est reçu comme un poète *de* Bretagne. Cette joie il l'avait ressentie lorsque le druidisme avait résonné jusqu'à Quimper ; il l'affirme dans « Exhortation » (*La Défense de Tartufe, O.*, 475) ; une lettre à André Beaudin confirme cette exaltation :

J'ai connu un poète breton très vieux qui m'a dit : « Votre génération de poètes bretons apporte le nouveau » et ce mot a éveillé en moi quelque chose d'inattendu. Je suis un poète breton et non parisien, ô bonheur !

UNE IDENTITÉ BRETONNE ?

Attaché à la Bretagne de façon viscérale, et à Quimper en particulier, Jacob n'a cessé d'en célébrer la culture et les traditions. Partant, a-t-il succombé aux tentations nationalistes ? Si *La Côte* paraît la même année que la naissance du Parti nationaliste breton, il n'existe aucune relation directe ou indirecte avec l'un de ses membres, à cette époque et au-delà. Les « occurrences Anatole Le Braz/Charles le Goffic », fondateurs de l'Union régionaliste bretonne à Morlaix, dans les correspondances de Jacob à Jean Cocteau, Julien Lanoë, René Villard ou encore Louis Guillaume sont au nombre de six et sont uniquement des citations liées à l'œuvre littéraire de ces auteurs et en aucun cas à leur soutien actif à la cause bretonne qu'ils défendent. Max Jacob ne fait aucune allusion à l'idéologie nationaliste bretonne, à ses congrès dont certains eurent lieu au Café de l'Épée qui jouxte le domicile familial quimpérois ; on ne lui connaît aucune mention d'un journal ou d'une problématique autonomiste. Certes, l'attachement de Jacob à la Bretagne s'apparente au sentiment partagé par des réseaux littéraires conservateurs qui veulent exalter un patriotisme littéraire breton mythifié d'Ancien Régime dont le peuple aurait gardé les vertus. Cette revalorisation symbolique touchera une palette de plus en plus large de modes d'expression de la culture populaire en particulier avec le *Barzaz Breiz* de La Villemarqué (1839). Ces productions restent cependant le plus souvent mobilisées dans des cercles intellectuels restreints²⁵. Et de fait, on ne connaît pas de relation de Jacob avec les mouvements héritiers de La Villemarqué ou de Luzel ou ceux impulsés par l'abbé Jean-Marie Perrot à partir de 1905.

Les mouvements autonomistes défendront bientôt une renaissance discriminante. En 1931, Olivier Mordrelle, l'un des plus virulents activistes de la cause autonomiste, rédigera un programme national-socialiste dans lequel on peut lire²⁶ : « On n'imagine pas un juif ou un noir nationaliste breton. » Plusieurs de ces mouvements auront des connivences avec l'Action française. Aux pressions du clergé bénédictin en faveur de la cause maurassienne, alors que les prêtres qui accueillent le poète sont natifs de Bretagne, il n'est jamais fait allusion à la cause séparatiste ; le poète confirmera le principe de sa retraite spirituelle et le salut de son âme. Julien Lanoë apporte une réflexion perspicace à propos de la veine celtique de l'auteur²⁷ :

Cette renaissance celtique n'est bientôt qu'un prétexte. Ni l'archéologie ni la démophilie ne président aux poèmes de Morvan - pas même un patriotisme de terroir [...]. L'extrême simplicité de cet art ne vient d'aucun parti-pris social ou esthétique [...].

En étudiant les sources de *La Côte*, René Plantier évoque l'hypothèse que Luzel ou La Villemarqué sont des références écrans : « Les poèmes appartiennent à la poésie populaire de l'Hexagone, écrit-il [...] Le poète choisit ses moyens de création dans les textes de traduction d'œuvres bretonnes [...] mais ce n'est qu'une information minime par rapport à l'invention d'un poème dans un réseau de références à un genre, à un folklore, à une province²⁸. » Nous ajouterions volontiers que le breton de *La Côte* est un breton vannetais resté à l'écart de la fédération des parlers de Cornouaille²⁹.

Gabriel Bounoure soulignait dès 1921³⁰ que : « Max Jacob [était] un envoûté de Quimper. [...] Kemper reste un élément attractif de sa pensée, le centre d'une sphère céleste. [...] Tel fut Max Jacob en son pays natal et tel il est à Paris, qui n'est, de ce biais, qu'un Kemper arrivé, un Kemper qui a eu de l'avenir [...]»³¹. » Quimper et la Bretagne se manifestent par des images qui hantent Jacob : la boutique familiale, les quais de l'Odéon - « un fleuve clair-ovale » qu'il célèbre comme Apollinaire le faisait aussi³². Malgré un grand attachement aux plaines de Loire, la Bretagne pour Jacob est un horizon auquel lieux et gens sont ramenés. Les vents essuyés dans la plaine ligérienne sont violents ? Jacob en connaît l'atrocité subie par les marins finistériens. Marie Bidault, figure du village bénédictin, célèbre pour « son ménage et sa batterie de cuisine » apparaît-elle au détour du chemin de la chapelle de Sainte Scholastique ? Non, elle est sur le chemin de Penhars (O., 1691).

UNE VILLE INITIATIQUE

Quimper est la ville des succès scolaires – Jacob a fait des études brillantes couronnées en 1894 par son nom proclamé dans la cour du lycée grâce à l'obtention du 8^e accessit de dissertation française du Concours général (*Le Finistère*, 31 juillet 1894).

Quimper initie à la peinture, au tout neuf Musée des Beaux-Arts d'abord, mais la ville entière enseigne à Jacob l'image et la représentation : « De si loin que j'appelle mes souvenirs autour du berceau de verdure qui fut le mien, autour de ma chère ville natale, j'y vois peintres et peintures³³. » En juillet 1935, quand *L'Intransigeant*³⁴ enquêtera sur les vacances des peintres, le journaliste *alias* Cousin Pons adressera un questionnaire à ses amis : « Pour quelles raisons esthétiques avez-vous choisi tel endroit plutôt que tel autre ? Quel est le paysage qui a eu l'influence la plus déterminante sur votre œuvre ? Préférez-vous rester fidèle à certains lieux d'inspiration ou bien un changement de motif vous paraît-il un renouvellement nécessaire ? » Max Jacob répond immédiatement. S'il continue d'alimenter sa propre légende en se présentant comme un voyageur aux long cours vers des pays inconnus de lui, ces lointains, par effet miroir, singularisent la Bretagne, source unique de sa vocation de peintre :

Je travaille volontiers en Écosse et plus volontiers en Pologne qu'en Auvergne. La Bretagne a fait de moi un peintre ; le reste de l'univers, un artiste, si j'en suis un.

En 1938, Jacob sera plus catégorique encore auprès du jeune peintre Roger Toulouse ; la peinture n'est possible qu'en Bretagne : « Je suis de ton avis sur le Midi : ni ligne, ni couleur (rien que la lumière), lui écrit-il, ni expression ni même le pauvre pittoresque. Rien ! D'ailleurs tu n'as qu'à voir le Midi en carte postale : c'est à pleurer de pitié : rien ! Comme j'ai hâte que tu voies la Bretagne et son ensemble : gens, plantes, maisons, rochers, tout est dans le même esprit, le même joli ton et quelles lignes³⁵ !... » Le Midi est-il si dépourvu d'intérêt ? Jacob qui a été critique d'art au début de sa carrière connaît parfaitement les lumières et les lignes des peintures de Van Gogh, Signac ou Matisse. En 1912, à Céret, auprès de Picasso, Jacob peint à la manière cubiste, les lignes et les couleurs des paysages des Pyrénées-Orientales. De quoi cette radicalité est-elle alors le nom ? La fusion éprouvée par Jacob lui interdit d'approcher aucun autre lieu que la Bretagne que l'exil rend obsessionnelle : « Je me demande si on peut admirer autre chose que ce qui a formé notre cœur et si autre chose que la Bretagne peut me toucher³⁶ » écrit Jacob lors de son voyage en Italie en 1925 ; ce séjour devient le révélateur de l'impossibilité du regard vers d'autres horizons.

Quand Jacob évoque sa première émotion esthétique, c'est Locronan qui s'impose. Jacob écrit au verso d'une carte postale insérée dans l'*Album breton* qu'il destine à son mécène Robert Zunz : « Ma première émotion esthétique et picturale fut Locronan. Tout enfant j'aimais Locronan que je regarde encore comme un des plus beaux sites du monde [...] »³⁷. » Jacob a raconté combien son goût de la solitude le poussait à entreprendre de grandes balades à vélo. Il admire les édifices religieux : « [...] Ces contemplations, écrivait-il à Yvon Belaval, m'ont été très utiles : elles sont au fond de ma conversion³⁸. » Les fondations mentales de Jacob se construisent à partir de lieux qu'il « touche des doigts, [qu'il] couve sous ses paupières [...] »³⁹ ajoutera le jeune homme au retour d'une visite commune à Locronan. La spiritualité naît tout autant de ces excursions que du spectacle des processions que Jacob admire en secret ou de la proximité avec la cathédrale de Quimper – lieu magnétique mais « où il n'a pas sa place⁴⁰. »

En famille, seul ou avec ses camarades, Jacob arpente la Bretagne. Mais sa réelle « découverte » date de son voyage initiatique de l'été 1894 après son succès simultané au Baccalauréat et au Concours général. « Prends ta bicyclette et va te promener où tu veux ! » avait permis son père. Ce blanc-seing pour un tout jeune homme de 18 ans lui ouvrit un monde qu'il décrit à Paul Petit en 1939⁴¹.

Jacob a été saisi physiquement par une expérience du sublime qui le plonge dans un étonnement métaphysique : qui a produit un tel miracle ? Saisi par une aphasie au profit d'un enthousiasme et d'un épanchement violents marqués par les pleurs, il a été assailli par des sensations intenses. Le paysage prit alors valeur de révélation ; Jacob arpenteur devint contemplateur face à une étendue qui bénéficia dès lors d'une valeur hyperbolique gravée à jamais dans son esprit : « Je n'oublierai jamais ce voyage. » Acte fondateur qui organisera, par compensation de l'exil, la production jacobienne à venir et déterminera une aspiration spirituelle.

Quimper est la ville de l'initiation à la lecture sur le fameux balcon de l'appartement familial où Jacob se réfugie pour lire. Il fréquente la Bibliothèque municipale comme nous le dit cette dédicace à M. Gallo, son conservateur, portée au frontispice du *Tableau de la Bourgeoisie*⁴² :

*Hommage de l'auteur qui vint dans cette demeure encore tout enfant, bien timide
et bien humble et se sent encore tel / à plus de soixante ans --- devant tant / de
richesses de l'esprit. / Max Jacob 39.*

Quimper ville-monde, ville-livre où le père Majet suffoque : « *Madame Bovary* ! il demande *Madame Bovary* [...] sortez ou j'avertis M. le Proviseur ! comme si je devais me faire complice de leurs appétits ! » (O., 1145)⁴³.

Quimper est enfin la ville de la musique et du théâtre. L'arrière-boutique paternelle est un refuge où il entend les servantes bretonnes et les ouvriers qui chantent les Sôniou ou les Gwerziou, couplets qui roulent à l'infini. En ville, les manifestations militaires au Champ de foire, les fêtes ou les parades rassemblent les Quimpérois autour du répertoire des compagnies en tournées. Jacob applaudit des pièces de Courteline, de Feydeau ou des opérettes en vogue comme *Les Deux Orphelines*, *Les Mousquetaires au couvent* – « innocentes opérettes imitées de Boccace » dont l'évocation en des termes effroyables par le curé de Saint-Benoît le fit bien sourire trente ans plus tard et « l'aurait fait trembler [s'il n'avait] eu les fredons dans [sa] tête bourrelée de refrains depuis [sa] cinquième année⁴⁴. » Les sociétés musicales jouent les dimanches⁴⁵. Jacob évoque les concerts de la musique militaire dans le poème « Le balcon de Juliette et de Roméo » (*O.*, 1590). La barcarolle de Guillaume Tell est une déclaration d'amour du flûtiste ému pour une jeune et jolie bonne d'enfant : « Elle regardait extasiée le kiosque et l'orphéon. Le chant du rossignol ! le chant de l'alouette ! le chant de l'amour partagé. »

Quimper est aussi l'initiation à l'univers circassien dont Jacob cultivera la passion en fréquentant seul ou avec Picasso les cirques parisiens. *Le Cornet à dés* évoque les saltimbanques et les forains de passage à Quimper pour quelques représentations : « Jour de fête à Quimper. Les marronniers protègent les berges au crépuscule et de si haut ! les berges pleines de peuple. Les forains sont sur la place ! [...] » (*O.*, 409). « Tableau de la foire », le poème en prose au titre si baudelaïrien, évoque Mirté Léa, la cadette de Jacob. Éprouve-t-elle du chagrin à l'idée de quitter Quimper après ses noces ou pleure-t-elle le départ du Cirque Alexandre – patronyme d'origine de la famille - pour Marseille⁴⁶ ? L'incertitude poétique non résolue par Jacob revient sans doute au même ; quitter Quimper est une déchirure.

Jacob a trempé sa plume dans les ondes de la terre et de la mer de Bretagne. Il y a fait naître les poèmes du *Cornet* tout autant que de *La Côte* puis ceux de Morven, tous sont des déclarations vibrantes où Quimper s'est offerte à l'auteur ; Jacob s'en déclare l'héritier (*O.*, 424) :

Je suis né près d'un hippodrome où j'ai vu courir des chevaux sous des arbres ! oh mes arbres ! oh mes chevaux ! car tout cela était pour moi.

Le Terrain Bouchaballe a fixé un Quimper / Guichen flamboyant auquel l'auteur appartient totalement, cœur et âme. La ville, peuplée de personnages cocasses, est constamment admirée par le narrateur. Jacob est et sera toujours « fier de sa ville natale [lui] qui ne sera jamais qu'un Guichantois, un paysan de Guichen » (*O.*, 1201) :

Guichen est un séjour ravissant pour un artiste [...] Les paysages sont adorables, l'air est embaumé par tous ces arbres, tous ces jardins ; le climat est un peu humide ; il est en somme délicieux ! délicieux. Songe donc ! des camélias, des palmiers en pleine terre !

Quimper, ville-fiction, ville-roman, est la ville mise en scène dont la topographie est calquée sur les rues et les places. Videburette dresse dans son journal la vue générale de la ville-poésie dont chaque image fait pleurer Jacob comme il le confesse à Giovanni Leonardi en 1936 : « L'image de la carte [qu'il a reçue] m'a fait pleurer, c'est le pont, avec les branches d'arbres dans la rivière et le soleil. Ces branches, c'est tout le centre de ma vie⁴⁷. » Deux ans plus tard, il confesse encore à Alain Messiaen l'absolu chagrin : « Chaque pavé de Quimper me fait pleurer⁴⁸. » *Le Terrain*, topographie vivante de Quimper, rappelle les pavés des remparts, l'enfilade des passerelles, le Petit-quai ou le Tertre Salvat : Max Jacob est le fils de Quimper, il s'en nourrit à chaque pas. Il malaxe les éléments pour les absorber ou s'en vêtir.

À Béatrice Appia, Jacob décrit sa mise aristocratique : « Je ne m'habille pas en Breton, mais j'ai un pull-over à la mode de Deauville. Si je mets un ciré de pêcheur, c'est seulement les jours de pluie et par une sorte de raffinement suresthétique⁴⁹ [...]. »

« JE SUIS DE QUIMPER, MA SEULE PATRIE⁵⁰ »

Le 8 mars 1937, Jacob décrivait au jeune Jabès l'intimité entre lui et sa ville ; Quimper élargit son moi, initiant un dialogue fructueux avec les êtres et les choses :

Ici, je suis tellement moi-même dans la rue, mes arbres, mes Bretons adorables et terribles que je me sens mieux. Tout collabore à moi-même. Je prends l'accent breton et mes amitiés le prennent aussi. Cet accent est affirmatif comme la terre quand elle s'oppose à elle-même.

Le bien-être disparaîtra cependant à mesure de la difficulté de rejoindre la Bretagne ; la guerre sonne l'adieu irréversible⁵¹. En 1912, on lisait dans « Le Mariage du poète » (*O.*, 292) l'évocation d'une ville – sans aucun doute Quimper – où « tout est défendu et les rues barrées » – « Verboten ! Verboten ! » « Les rues déparées, les magasins vidés, les fiacres dételés. » Mais Quimper est perpétuellement présente :

*La pendule qui sonne comme chez nous... oui ! Le timbre de la cathédrale de Quimper a sonné les heures longues du lycée, les heures longues des maladies d'enfant, les heures des fêtes, les heures des morts des parents. Ce son-là je l'entends en vacances me rentrer dans la poitrine. Ce timbre qui sonnait avant ma naissance sonnera après ma mort avec une égale indifférence*⁵².

Le dernier voyage – « magnifique, lyrique, avec les magnolias dans la rivière et les marronniers⁵³ » – date d'avril 1942. Jacob suit l'enterrement de sa sœur aînée Delphine. Quimper, dans ses plus beaux atours, salue la défunte (O., 553) :

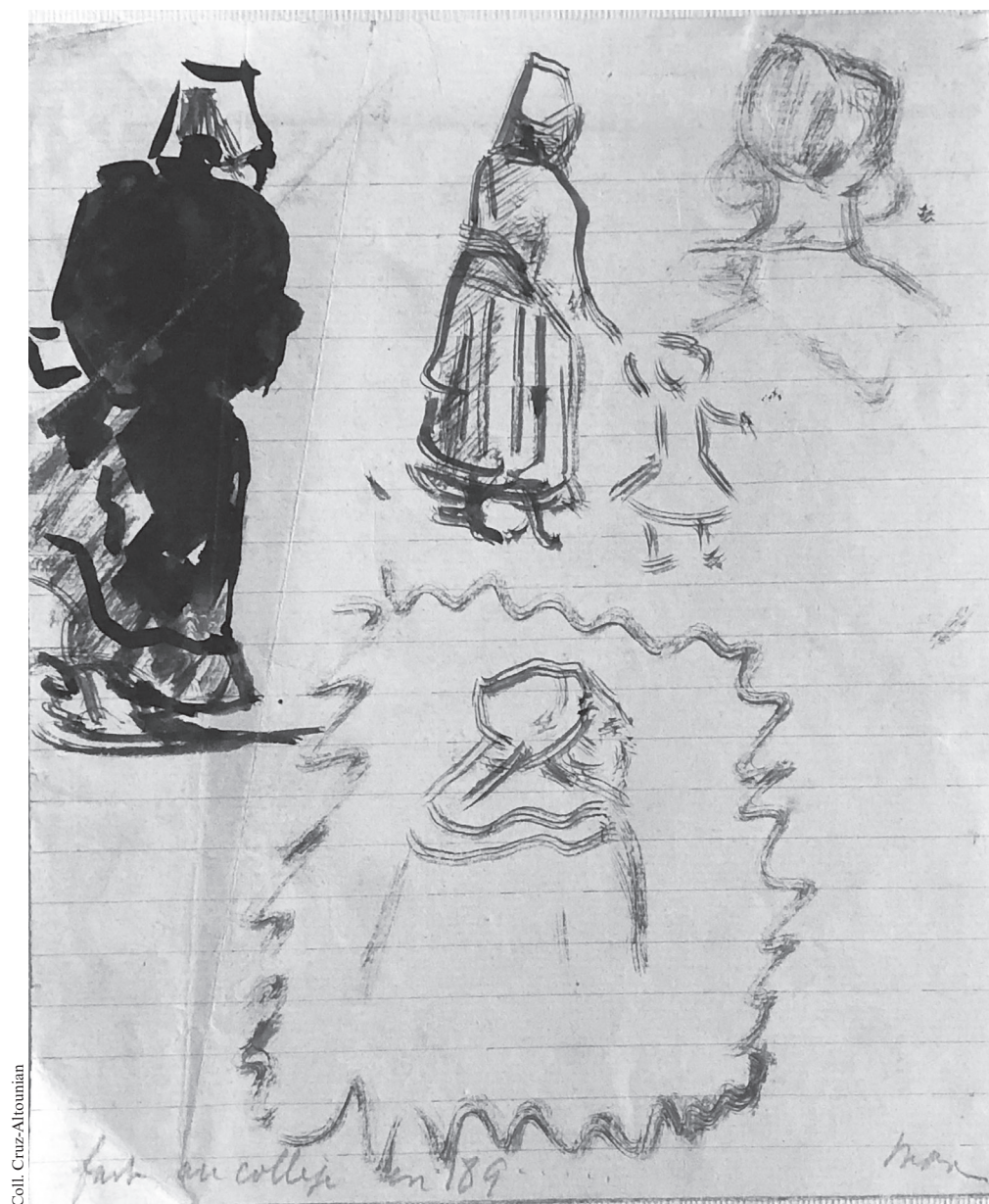
*Ni fleurs, disais-tu, ni couronnes.
Avril n'est pas de cet avis
C'est le Seigneur qui te les donne
Vois ! C'est déjà le Paradis !*

*Avril avec ses catafalques
de tulipiers comme des algues
sur d'innombrables ponts et sous les marronniers
sous les branches et les aubépines
enterre ta vie de mort
et ta chaste vie d'héroïne. [...]*

Jacob a traversé la ville, il a vu la boutique de ses parents fermée ou déjà relouée à une société de bienfaisance, la maison de son cousin germain, quai de l'Odet, transformée en Foyer du soldat⁵⁴, les officiers allemands logés à l'hôtel du Café de l'Épée. « J'ai vu maigris et fanés, écrit-il à André Salmon, une poignée d'amis, survivants, de collège, au milieu de la cohue encombrant maintenant les rues de ma ville de leur brutalité neuve. » À ces visions lugubres répond le poème « La vraie jeunesse » (O., 1549) :

*L'enfance demeure la dernière au fond de l'homme qui s'éteint.
Le poète-enfant demeure un renaissant matin.
Ombre de moi qui fus, reconnais-tu mes ombres ?
[...]
Est-ce vous ? est-ce moi ? Il était de Bretagne,
pays qui tient du prêtre et du tzigane !*

La Bretagne s'inscrira dès lors dans un horizon méditatif auquel l'auteur confie l'évocation de ses derniers instants⁵⁵ :



Coll. Cruz-Altounian

Max Jacob, sans titre, signé b. d., légendé b. g. : « Fait au collège en 189 ? », plume, 150 x 180 mm.

Du moins donnez-moi le reflet des paysages chéris par mon enfance ardente, le reflet du très aimé pays breton, le val du Stangala où nous avons couru pieds-nus dans les champs nouvellement moissonnés, dans les fougères en forêts minuscules, les cerisiers, les pommiers sauvages, les aubépines, les coudriers formant des îles limoneuses au milieu du torrent verdoyant. Oui, ces paysages-là, je voudrais y vivre à jamais sans cesser de les contempler en présence des anges et des saints. Ou encore revoir la mer bleue entre les arbres ou, au bout du champ, ou encore la plage de Plozévet bordée de vieilles fermes et de landes. Cher pays où mon cœur n'a jamais cessé de vivre depuis soixante années [...].

Le 10 février 1944, après la mort de Delphine, l'arrestation de son frère Gaston et de sa cadette, la dépossession de leurs biens, le pillage de leur appartement et de tous les souvenirs, Jacob écrit à Charles Le Roux : « [...] On a déchiré ma page... Quimper, c'est ma vie⁵⁶ ! » Évoquant alors sa propre disparition, il couchera sur le papier son ultime désir : « Le jour de la fusillade en masse, après la dernière prière, ma dernière pensée sera pour Quimper⁵⁷. »

QUIMPER PATRIMOINE

« Quimper est plein de charme, les sujets de nouvelles sont aussi nombreux que les feuilles des arbres et il y a autant de fleurs dans nos jardins que de types shakespeariens dans nos rues » (à Kahnweiler, 1910). Avec l'auteur d'*Eupalinos*, Jacob remarque que « d'entre les édifices dont elle est peuplée, les uns sont muets, les autres parlent et d'autres enfin, qui sont les plus rares, chantent⁵⁸. »

Le regard de Jacob reste posé aujourd'hui dans la ville qui, dès la fin des années 1950, lui rendra hommage. « La rue qui portera son nom dans sa ville natale – témoignait Georges Desse – n'est pas une grande artère ; c'est une modeste rue périphérique, mais il l'aurait aimée et l'aurait parcourue avec plaisir. Elle commence entourée par des maisons d'ouvriers et de retraités, se poursuit longée de murs d'usines [...] et, en face, sur l'autre rive, se dresse massive, l'église romane de Locmaria, grise de mousses, où il aimait souvent se recueillir⁵⁹. »

L'inauguration de la rue Max-Jacob fut un moment heureux auquel se joignirent en nombre les Quimpérois et les amis du poète disparu, Cocteau, « saluant la bonne nouvelle » ne put venir et adressa à Jean Denoël, alors président de l'association, une lettre d'excuse le 9 décembre 1957⁶⁰ :

[...] Comme il serait heureux ! [...] Max est un très grand poète et il doit être le seul qui corresponde à l'époque héroïque. [...] Je disais il y a un mois à Picasso : « Le seul qui soit de ton règne, c'est Max. »

Théâtre, passerelle, pont, salle du Musée des Beaux-Arts, salle d'exposition de la Médiathèque, Collège, fonds Max Jacob créé par l'auteur à la Bibliothèque en 1937 et abondé par lui de l'été 1939 à janvier 1944⁶¹, demeure natale restaurée où s'est installé le restaurant Chez Max en lieu et place des ateliers en fond de cour de la maison de son père, Jacob demeure l'illustre de Quimper.

NOTES

- ¹ ANDREU, p. 285.
- ² Lettre inédite à Conrad Moricand, sd, BnF, NAF 24919.
- ³ Voir *infra* la correspondance inédite de Max Jacob à Louis Guilloux (p. 431-464).
- ⁴ Le poème en prose « C'était un soir d'hiver... » est l'un de ceux qui traduisent le désir de quitter un milieu étouffant (O., 314).
- ⁵ « On est là, on se tord de souffrance et on ne sait pas ce qu'on est, ce qu'on vaut et si l'Art ne finira pas par tuer en vous tout le reste, je veux dire tout désir de ce qui n'est pas Lui. Et puis au fond, on est peut-être absolument fou et illusionné. Moi, j'ai à la fois envie de vivre, envie de mourir, envie de produire beaucoup, envie de produire peu et beau, envie de baiser, envie d'être chaste, envie de pleurer et de rire. Et ça tout le temps, tout le temps » (à Félix Maillols, [juin 1901], AAI, p. 39).
- ⁶ BÉLAVAL Yvon, « Préface », *Laboratoire central*, Gallimard, 1960.
- ⁷ Exergue de Max Jacob placé en incipit de l'ouvrage d'André Salmon (*Max Jacob, poète, peintre, mystique et homme de qualité*, René Girard, 1927).
- ⁸ JACOB Max, « Couleur de Bretagne », *Vogue*, août 1932, p. 32-46, article dédié à « Georges Simenon auteur du *Chien jaune*. »
- ⁹ JACOB Max, [sans titre], BM Orléans, ms 2357, verso.
- ¹⁰ *Lettres à un ami : correspondance 1922-1937 avec Jean Grenier*, Pully-Lausanne : éd. Vineta, 1951. – rééd. Cognac : Le Temps qu'il fait, 1982, sd [juillet 1936], p. 95. Les lettres de l'été 1936 regorgent de conseils pour solliciter de l'aide sur place (« explique-toi longuement avec un accent positif, paysan, paisible ») ou d'itinéraires atypiques (« une route cassée où [il] découvrira au bord d'une plage infinie, sublime, une auberge de pêcheurs », *ibid.*, p. 93-96).
- ¹¹ La manière dont Grenier avait adapté ses propos avait plu à Jacob : « *La Bretagne touristique* m'a envoyé son numéro, le tien, le mien, le nôtre. L'article m'a fait un plaisir vif, unanime et circonstancié. C'est la première fois qu'on parle véridiquement de mes profondeurs rénales armoricaines » (*ibid.*, 4 fév. 1925, p. 49).
- ¹² GRENIER Jean, « Max Jacob, poète breton », *La Bretagne touristique, revue illustrée des intérêts bretons*, 4^e année, n° 34, 15 janv. 1925, p. 6-7 et la lettre de Jacob qui a servi de matrice, *Lettres à un ami*, op. cit., p. 37-40.
- ¹³ JACOB Max, « Couleur de Bretagne », op. cit. ; du même « La Bretagne d'aujourd'hui », *Marianne*, 1^{ère} année, n° 38, 12 juillet 1933, p. 13.
- ¹⁴ Voir « Poème sentimental » (O., 413).
- ¹⁵ Lettre de Max Jacob à Marcel Métivier, 28 oct. 1939, *MJE*, p. 257.

- ¹⁶ Lettre à Charles Le Roux cité dans LE GRAND-VÉLIN Alain, *Max Jacob et Quimper*, Brest : Calligrammes, 1984, p. 48.
- ¹⁷ VILLARD René, « Histoire d'une classe du lycée de Quimper », *Le Correspondant*, 10 janv. 1930, p. 79.
- ¹⁸ Dédicace datée du 4 sept. 1930 portée sur l'exemplaire du *Laboratoire Central* de René Villard.
- ¹⁹ Extrait d'une lettre de Max Jacob à Carlo Rim, *MOUSLI*, p. 109.
- ²⁰ Ader-Picard et Tajan, 4 juin 1986, lot n° 85.
- ²¹ MÉNEZ François, « Chez Max Jacob », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 43^e année, n° 16745, 29 oct. 1929, p. 1. À Jacques Mourlet, Jacob écrit : « J'ai la Bretagne au cœur comme on porte une épée, une plaie » (18 sept. 1940, voir *infra* p. 564).
- ²² JACOB Max, *Lettres à Louis Guillaume*, Carnets de l'association des Amis de Louis Guillaume, n° 14, 1989, 3 juillet 1943, p. 160.
- ²³ Lettre du 24 sept. 1924 à Jean Grenier, *op. cit.*
- ²⁴ Lettre inédite de Max Jacob à Jean Zunz, mai 1939. Max Jacob a reçu la commande d'un album breton, voir *infra* les articles de Patricia Sustrac et de Françoise Nicol (p. 299-373) et le cahier hors-texte du présent numéro, entre les pages 368 et 369.
- ²⁵ FOURNIS Yann, « Les régionalismes en Bretagne », doctorat en Droit et sciences politiques, Rennes I, thèse soutenue le 14 déc. 2004 (thèse non publiée).
- ²⁶ TOCZÉ Claude, LAMBERT Annie, *Les Juifs en Bretagne (V^e-XX^e siècles)*, Rennes : PUR, coll. Mémoire commune, 2006, p. 109-154. C'est surtout la question de l'antisémitisme qui préoccupe Jacob. On peut signaler la correspondance avec Roland de Coatgoureden, poète dilettante, proche de Louis Guilloux qui en fera le personnage d'Hubert dans *Le Jeu de patience* portant le triskel au revers de sa veste. Doutant de la conversion de Jacob, le poète interrompt la correspondance : « Je ne puis en vouloir à personne de ne pas croire à ma sincérité, ayant empli mes livres de trop de plaisanteries. Ma situation entre le monde Juif et le monde non-Juif est très délicate. Je ne puis fréquenter les antisémites sans ridicule » (voir *infra* la corr. de Max Jacob à Roland de Coatgoureden, p. 465-481). Nous ignorons cependant la réaction de Jacob à la lecture du numéro de nov. 1942 du *Goéland*, revue dirigée par son ami et ancien galeriste Théophile Briant. Dans sa rubrique « Lettre de novembre » (p. 4), Briant signale l'ouvrage *L'art sans patrie, un mensonge. Le pinceau d'Israël* de René Vanderpyl dans lequel l'auteur dénonce l'apparition du Juif dans la peinture, la naissance d'une peinture juive et s'accorde avec l'auteur « quand il s'insurge contre le Juif, expert en contrefaçons de toute sorte, spéculateur et assimilateur. »
- ²⁷ *Le Mail*, n° 5, avril 1928, p. 258-260.
- ²⁸ PLANTIER René, « Max Jacob, Luzel et la Bretagne : étude des sources de *La Côte* », *BSE* 1, 1978, p. 7-34.
- ²⁹ Le grammairien François Vallée et le linguiste Émile Ernault créent l'*Entente des écrivains bretons* qui propose une orthographe commune à partir de l'écriture du Léon. La majorité des écrivains s'accordent sur une norme (qui sera plus tard appelée KLT en référence aux trois évêchés de Bretagne qu'elle concerne : en breton Kerne, Leon, Treger). Le vannetais est écarté de cette norme.
- ³⁰ BOUNOURE Gabriel, « Max Jacob vu de Quimper », *La Pensée bretonne*, 7^e année, n° 249, 15 janv. 1921, p. 6-7.
- ³¹ En 1934, Bounoure notait à l'occasion d'un compte rendu : « Max Jacob est un esprit de la lande, un être féérique chu par hasard en un monde humain de plus en plus mécanique. [...] Je vois un Obéron de Kemper-Corentin, né aux confins de cet abîme bleu de la nature végétale et de l'abîme du sommeil des hommes » (« Notes », *La NRF*, juillet 1934, p. 109-118).

- ³² « L'Odét est bleu comme une prière / [...] la plus bleue et la plus claire / Rivière [...] L'Odét plus douce encore que ne sonne son nom » (APOLLINAIRE Guillaume, « Bénodet », *Œuvres poétiques*, [Le Guetteur mélancolique], Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p. 602).
- ³³ JACOB Max, « Aux enfants de Quimper », *Catalogue de la première exposition de peinture, de sculpture arts appliqués et artisanat*, 18 juillet-15 août 1935, Quimper : Union artistique de Quimper, 1935, np.
- ³⁴ « Les enquêtes du Cousin Pons, Vacances de peintres », rubrique « Les Arts », *L'Intransigeant*, 6 juillet 1933, BM Quimper, dossier *Argus*.
- ³⁵ JACOB Max, *Lettres à Roger Toulouse : 1937-1944*, corr. réunie et annotée par Patricia Sustrac et Christine Van Rogger-Andreucci, Troyes : Les Cahiers Bleus, 1992, août 1938, p. 34.
- ³⁶ JACOB Max, *Carnet de voyage en Italie [Viaggio in Italia]*, éd. d'Adriano Marchetti, Genova : Marietti, 2004, p. 16.
- ³⁷ JACOB Max, *Album breton*, f. 18 v°.
- ³⁸ BÉLAVAL Yvon, *La rencontre avec Max Jacob* : Charlot, 1959 – rééd., éd. Vrin, coll. Varia, 1994, même pagination.
- ³⁹ *Ibid.*
- ⁴⁰ JACOB Max, *Récit de ma conversion*, O., 1474-1475.
- ⁴¹ JACOB Max, *Biographie*, voir *supra*, p. 101-117.
- ⁴² BM Quimper, inv. 12. 5. 84.
- ⁴³ Voir *infra* l'article de Sandrine Koullen, p. 651-665.
- ⁴⁴ JACOB Max, *Lettres à Robert Levesque*, éd. de Pierre Masson, Mortemart : Rougerie, 1994, p. 18.
- ⁴⁵ Quimper compte de nombreuses sociétés musicales : *L'Union musicale de Quimper* (1888-1902) ; *Le Fifre* (1900-1902) et la principale « La Lyre quimpéroise » fondée en 1908. Il y avait également la musique régimentaire du 118^e RI qui participait aux principales festivités et donnait des récitals alliant musique militaire et musique « civile » (dossiers des fêtes, série I et R, AMQ).
- ⁴⁶ Mirté Léa s'est mariée le 9 avril 1908. Jacob s'inspire dans ce poème d'un fait divers relatant une chasse au tigre échappé du Cirque Alexandre ; *Le Finistère* en avait livré une chronique dans sa rubrique « Variétés » (n° 59, 29 sept. 1909, p. 11).
- ⁴⁷ HENRY Hélène, « Correspondance Max Jacob - Giovanni Leonardi 1920-1944 », *BSE* 8, p. 49-78, 13 juin 1936.
- ⁴⁸ Lettre inédite, BM Orléans, mai 1938.
- ⁴⁹ TURPIN Gérard, « "La dame aux pêches", chronique d'une amitié », *Max Jacob*, Galerie de la Poste, 1988, p. 75-78, 26 sept. 1928.
- ⁵⁰ Lettre de Max Jacob à André Malraux (SAINT-CHÉRON François, *Malraux et les poètes*, Hermann, coll. Savoir Lettres, 2016, p. 108, 14 juillet 1923).
- ⁵¹ « On a rasé mon Finistère et ce n'est pas fini, en le rasant on a écorché la terre de mon cœur que les racines des arbres cicatrisent toujours » (à Louis Guillaume, *op. cit.*, p. 53, 13 sept. 1941).
- ⁵² *BÉALU*, p. 171, 15 sept. 1939.
- ⁵³ Lettre inédite à Eugène Guellec, 7 mai 1942, AD 29, fds Max Jacob.
- ⁵⁴ Voir *infra* mon article : « "Aryanisation" et spoliation des biens des Jacob à Quimper », p. 253-270.
- ⁵⁵ JACOB Max, « Le Paradis », *Méditations religieuses*, Gallimard, 1947, p. 89-90.
- ⁵⁶ Lettre à Charles Le Roux, *op. cit.*
- ⁵⁷ Extrait d'une lettre de Max Jacob à un correspondant non identifié (BÉALU Marcel « Max et la tentation bretonne », *CMJ* 5, p. 43). Jacob utilise aussi cette image dans une lettre inédite à Yvon BélaVal le 31 déc. 1941 : « On peut craindre la fusillade des Juifs en masse » (BM Quimper, ms 78).

⁵⁸ VALÉRY Paul, *Eupalinos*, Gallimard, 1944, p. 35.

⁵⁹ Voir la correspondance de Max Jacob à Georges Desse et ses parents, p. 393-429.

⁶⁰ Lettre inédite, coll. particulière.

⁶¹ « J'ai déposé des papiers et des livres à la Bibliothèque municipale de Quimper pour qu'ils y restent jusqu'à la fin du monde », à Louis Guilloux, 28 août 1939, *infra*, p. 431-464.